

DANIEL DUFOUR

JUANINA

Le destin de Jeanne

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue
sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

« Ceux que nous avons aimés ne sont plus où ils étaient, mais ils sont toujours partout où nous sommes. »

A. Dumas fils»

Montmartre 1942

1942, l'occupation de Paris ! Quelle année noire ! Que de soucis, de tracas, de problèmes ! Bien sûr, je ne suis pas la seule dans ce cas, il y en a beaucoup d'autres qui sont dans le malheur, mais la vie est très difficile pour une septuagénaire dans Paris. Je dois vivre avec les restrictions, m'inscrire pour obtenir des tickets de rationnement et de vêtements. En plus, avec mon nom de jeune fille « Lommel », je me fais parfois traiter de « Boche » ou de « Suisse ». Aussi j'utilise surtout mon nom de madame veuve Ségur. Je ne peux pas sortir à chaque fois ma carte d'identité. J'aimerais pouvoir rêver à une vie meilleure, mais comment le faire en buvant un faux café à base d'orge grillée et de chicorée ou en savourant mes indigestes rutabagas et mes topinambours qui me rappellent de très loin les artichauts et les pommes de terre. Que d'efforts je dois fournir pour trouver un peu de beurre frais ou de pain ! Chaque jour, c'est le même rituel. Je dois me dépêcher de descendre la rue Lepic, ne pas arriver trop tard chez mes fournisseurs habituels et m'approvisionner en produits contingentés. Je reste parfois des heures dans les files d'attente pour m'entendre dire, lorsque mon tour est arrivé, que le stock est épuisé. Les conversations sont presque toujours les mêmes. On se renseigne sur les hypothétiques arrivages des jours suivants. On évite de discuter de la situation de peur d'être dénoncé si on parle trop de l'occupant. À la fin de mes achats, je remonte la rue avec difficulté tout en lisant les petites affiches à la devanture des magasins annonçant des livraisons possibles en très faible quantité ! Cela fait plus de trente ans que je suis dans le quartier, je me suis inscrite depuis longtemps chez mes fournisseurs réguliers qui me connaissent très bien. Parfois ils me donnent des petits suppléments pour améliorer cet ordinaire bien insipide.

Quelle étrange époque où en remettant trois kilogrammes de métal cuivreux au « commissariat à la mobilisation des métaux non ferreux », je reçois une attestation me permettant d'avoir du vin ! Nous sommes revenus à l'époque du troc !

Qu'il est difficile de supporter le bruit des bottes dans les rues de Paris, les couvre-feux et les difficultés de rentrer le soir, de prendre le métro, de circuler dans les rues sans lumière en ne s'éclairant que d'une petite langue de poche recouverte d'un papier bleu. Comme cela est pesant d'avoir toujours avec soi différents permis de circulation, d'éviter les contrôles, les rafles, les arrestations, les interrogations, les prises d'otages, les disparitions, d'être toujours prête en cas d'alerte à trouver un abri tout proche ou à dévaler les escaliers d'une station de métro.

Avec les théâtres fermés et de nombreux spectacles supprimés, il n'y a plus de travail pour une ancienne artiste lyrique comme moi. Qui veut me prendre pour des cours de piano ou de chant en cette année sombre ? Comment puis-je gagner un minimum d'argent dans de telles conditions à 70 ans pour compléter ce que ma fille me donne ? J'ai beaucoup de mal à supporter ces moments pénibles en cette année lugubre. Ma fille vient de se marier et n'habite plus avec moi. Bien sûr, elle passe régulièrement, mais elle a son travail, son mari et elle est enceinte. Mon fils Jean m'avait bien promis une aide financière de cent francs par mois, mais voilà que depuis bien longtemps il ne m'envoie plus rien. Il passe très rarement me voir. Quand ils se sont séparés, Marguerite, ma bru est partie avec mon petit-fils Jacques à Grenoble. Jean s'est alors mis en ménage avec Blanche. Elle est bien gentille mais elle a sa vie. Depuis je ne vois plus Jacques que de temps en temps quand il vient en visite chez son père. C'est bien triste. Éliane l'aime beaucoup et elle le considérait un peu comme son petit frère quand elle était adolescente. Mon frère Ado passe quelquefois. Il monte les trois étages, mais seulement quand il en a assez de rester dans la chambre meublée qu'il loue dans cet hôtel à la façade lépreuse de la rue des Abbesses. Faute d'approvisionnement, il ne peut même plus boire son petit blanc à la terrasse du bistrot situé au rez-de-chaussée.

Je me sens bien seule maintenant dans mon petit deux-pièces du 7 rue de Maistre. Cela fait plus de trente ans que je suis venu là avec mes enfants, après le décès de Pierre. Nous sommes arrivés ici quand notre situation financière était devenue

trop difficile. Le quartier des Grandes-Carrières, à Montmartre, était agréable en ce temps-là, avec tous ces artistes, cette vie de bohème. On entendait encore les coqs chanter et les vaches meugler. Et puis, il y avait encore cette odeur de campagne. J'aimais les nombreuses boutiques et les marchandes de quatre saisons de la rue Lepic. Maintenant, le retour des courses m'est de plus en plus insupportable. Après avoir remonté la côte de la rue Lepic, venant de la place Blanche, et tourné rue de Maistre, je suis de plus en plus essoufflée. L'immeuble situé au 7 est ancien et très vétuste. Il est le plus minable du carrefour. Bas et étroit, il semble écrasé par les bâtiments voisins plus imposants. La façade sur la rue est occupée en grande partie par la vitrine d'un petit bar de quartier. Le reste sur le côté droit est partagé entre la porte d'entrée étroite et une petite vitrine de mercerie d'un mètre de large. Cette dernière n'étant qu'une armoire peu profonde s'ouvrant sur la rue, la mercière doit rester sur le trottoir pour servir ses clients pendant ses heures d'ouverture. Quand je passe la porte d'entrée, je dois parcourir un long couloir sombre, une sorte de boyau aux murs marron, bien abîmés par les coups laissés par les nombreux déménagements survenus au cours des années. La peinture n'a jamais été refaite depuis mon arrivée. Laissant sur ma gauche l'escalier qui dessert l'immeuble en façade, je dois longer la loge de la concierge qui vit là avec son plombier de mari. De leur lit conjugal appuyé contre une cloison vitrée, ils peuvent commander l'ouverture de la porte et surveiller le passage des locataires noctambules. On se sent à la fois rassurés et espionnés. Au bout du couloir se trouvent une petite cour et un second immeuble de trois étages. Il faut monter trois marches de pierre dans un coin pour accéder à un escalier étroit et bicolore dans les tons verdâtres, plus foncé dans la partie basse, à la peinture assez défraîchie. Bien entendu, il n'y a pas d'ascenseur et la cage d'escalier est très mal éclairée. Les marches sont enchâssées entre les murs et une cloison centrale. À chaque étage, un petit palier, éclairé par une fenêtre haute, dessert l'unique appartement. Juxtant la porte d'entrée, une petite fontaine en émail blanc est l'unique point d'eau pour celui-ci. À chaque mi-étage se trouvent des cabinets de toilette dits « à la turque » pour les locataires. J'habite au dernier étage. Je peux donc utiliser mon palier pour stocker le charbon sous une petite table. De plus, les voisins du dessous partagent leur cabinet de

toilette avec les locataires du premier, me laissant pour moi seule celui du haut.

Mon appartement est un petit deux-pièces de 25 m², avec deux fenêtres donnant sur la cour. Passé la porte, j'entre directement dans un séjour salle à manger qui fait moins de trois mètres sur quatre. Au milieu de la paroi du fond se trouve une ouverture sans porte donnant sur un réduit complètement obscur, sans fenêtre, d'un mètre de profondeur sur trois mètres de large, sans eau courante. Il sert à la fois de cuisine et de cabinet de toilette. Au fond de la partie droite, le côté noble de ce cagibi, celui où je prépare mes repas, mais pas que cela. Mon réchaud à gaz de 2 feux est aussi l'unique moyen d'avoir de l'eau chaude. Après les repas, j'y lave aussi la vaisselle avec sur le côté droit mes ustensiles accrochés au mur. Les jours de lessive, c'est encore sur ce réchaud que je hisse ma lessiveuse, cette bassine avec une espèce de champignon métallique qui utilise l'ébullition de la lessive pour lui faire traverser les fibres du linge. Dans la partie gauche du réduit, c'est un peu un débarras. Une large étagère traversante d'un mur à l'autre me sert de plan de travail sur lequel je pose ma cuvette. J'y pose aussi des objets peu utilisés. En dessous, j'ai un coffre en bois très épais dans lequel je peux garder de la nourriture au frais lorsque je peux m'approvisionner en blocs de glace, ce qui est très difficile par les temps qui courent. Avant la guerre, j'achetai ces morceaux de glace auprès d'une de ces petites voitures blanches des Glacières de Paris, tirées par des petits chevaux comme sur leurs affiches. Au milieu du réduit, un petit buffet me permet de ranger ma vaisselle et mes provisions. L'espace est très limité, je peux à peine me retourner.

À droite de la porte palière de l'appartement, j'ai réussi à placer mon piano. C'est un piano droit à cadre en bois. Il est très sensible aux variations de température et d'humidité et je dois souvent le faire accorder. Je continue de faire mes gammes et de jouer quelques morceaux chaque jour, mais le cœur n'y est plus. À gauche de l'entrée se trouve une petite chambre. Des fissures apparaissent dans les plafonds. Les peintures sont abîmées depuis longtemps. Quant aux papiers peints, n'ayant pas été refaits depuis plus de trente ans, ils sont en partie déchirés et abritent punaises et autres insectes. Le plancher est tellement usé que des souris, gambadant en dessous, sortent de temps en temps entre les planches disjointes, pour venir grignoter les

miettes de pain. Il faut entendre leur sarabande la nuit quand je suis couchée. Pour me chauffer en hiver, j'ai un petit poêle de type « Salamandre ». Le bougnat auvergnat vient me livrer mes boulets de charbon avec une voiture à bras. Il doit ensuite monter les trois étages avec le sac de 50 kilogrammes sur les épaules.

Depuis le début de l'occupation, les Français qui veulent avoir une autre version des événements que celle donnée par Radio Paris écoutent quotidiennement l'émission « les Français parlent aux Français ». Elle est diffusée chaque soir à 21 heures depuis l'Angleterre par un très puissant émetteur. Robert, mon gendre m'a donné un de ces postes de T.S.F. pour pouvoir être informée. Les Allemands ont très rapidement réagi en diffusant sur la même longueur d'onde. Par crainte de voisins malintentionnés, je ne peux pousser le son et dois coller mon oreille au poste. Robert, travaillant dans le domaine, m'a confectionné un cadre bobiné qui, orienté vers l'émetteur d'Angleterre, me permet de recevoir l'émission sans trop de brouillage.

L'appartement est encombré de quantités de souvenirs. Je conserve de nombreuses malles remplies de lettres, de papiers, de photos, de vêtements et de costumes de scène. Il y a mes robes fétiches de bohémienne et de la révolution, mais aussi les tenues de fakir, de poulbot, de meunier, de ramoneur que nous utilisons pour nos différentes représentations. J'ai entreposé quelques malles sur des étagères dans le cabinet de toilette à mi-étage puisque je suis la seule à l'utiliser.

Dans mes moments de profonde nostalgie, j'entrouvre l'une de ces malles pour m'évader dans un passé plus ou moins lointain et oublié. En plongeant dans ces trésors enfouis, mon esprit vagabonde. À la vue d'une photo, je me retrouve en quelques instants, dans cette vaste maison de mon enfance à Monthey en Suisse, et je repense aux vacances avec mes nombreux cousins, aux cours privés pour jeunes filles de bonne famille et à mes amies, à cette enfance heureuse, pleine de jeux et de rires... Tombant sur une autre image, je me transporte à Paris, dans ce très bel et luxueux appartement de l'avenue de Breteuil. Mon oncle maternel habitait dans le même immeuble. Je repense à la construction de la tour Eiffel à l'exposition de 1889 et à mon père qui est revenu du canal de Panama... Je peux feuilleter tous ses albums de photos prises pendant ses travaux de terrassement comme chef de chantiers, ceux de la construction des lignes de chemin de fer au Tonkin

ou à Porto Rico... Je nettoie la carapace de cette grande tortue et de ce crocodile qu'il a rapportés de Panama. Maintenant, je repense à mon mariage avec Pierre, j'ai des enfants, c'est la belle époque... Et puis c'est encore une autre vie, je dois travailler, je change de nom, les galas, les chansons... Dans cette malle, je retrouve ma vie d'artiste, ma rencontre avec Louis, le caveau de La Terreur, les refrains de la vieille France... Ce sont aussi les misères de la Grande Guerre et de cette effrayante grippe... Mon frère Adolphe au bout du monde, mes enfants, Jean à la guerre, la terrible maladie de Paul, Éliane et ses activités artistiques... Et mes quarante années à Montmartre, mon village. Que de transformations j'ai pu voir : l'électricité, le métropolitain, le téléphone, le percement des avenues, le Sacré-Cœur, l'avènement des grands magasins, la disparition des fermes avec leurs odeurs et les cris des animaux. Montmartre, c'étaient aussi les peintres, les chanteurs, les poètes, les cabarets, la vie de bohème.

Quelques lettres, des photos, des albums, des affiches, des objets et des vêtements de scènes pour comprendre toute une vie. Toutes mes vies avec comme fil conducteur ces problèmes financiers qui ont accompagné toute mon existence...

Mes origines

Je suis née en 1871 à Saint-Maurice en Suisse, dans une famille bourgeoise relativement aisée. Mes parents me prénommèrent Jeanne Wilhermine que j'ai transformé en Herminie. Wilhermine ne sonne pas bien dans le Paris occupé. Je suis l'aînée d'une fratrie de trois, Charles né en 1874 et Adolphe en 1876. Mon père, Georges Lommel, était gérant d'une société de sous-traitance pour les chemins de fer suisses. En particulier, il dirigeait des chantiers confiés par l'ingénieur en chef des services de l'exploitation de la ligne d'Italie qui, à cette époque, était en construction. La compagnie avait la concession pour relier le lac Léman et la vallée du Rhône à l'Italie en passant par le Simplon. À ma naissance, seulement quelques kilomètres de la ligne de chemin de fer étaient en exploitation, du Bouveret jusqu'à Sierre en passant par Monthey et Saint-Maurice. De nombreux travaux d'aménagement, qui restaient à faire, furent confiés à l'entreprise de mon père.

Son frère aîné, Thomas, avait un poste très important dans la «Compagnie de la ligne d'Italie». Il avait la responsabilité du service traction du chemin de fer local. Il fut nommé le 1er janvier 1874 à la direction des chemins de fer de la Suisse occidentale et partit s'installer à Lausanne avec sa famille. Thomas était très apprécié à Monthey comme bienfaiteur. L'hiver précédent, il avait fait distribuer un wagon de pommes de terre aux indigents. Pour son départ et les fêtes de fin d'année, il donna à ses employés une prime conséquente de 150 francs. Afin d'assurer la continuité des activités locales du chemin de fer à Monthey, il fonda une société dont il restait directeur et principal actionnaire. Mon père en devint le gérant. Il gagnait beaucoup d'argent. Il avait un côté paternaliste avec ses ouvriers. Le soir du 1er de

l'an 1880, il avait réuni tout son personnel pour un grand banquet dans un hôtel réputé de Monthey. Au cours de ce repas, chaque personne trouva sous son assiette une importante gratification pour célébrer les bons résultats de l'année qui se terminait.

Si la situation était florissante, mon père était aussi une cigale vivant au jour le jour. Ne pensant pas assez au lendemain, la famille avait un train de vie au-dessus de ses moyens. Il avait racheté les installations de la première verrerie de Monthey dans le centre de la ville rue du Simplon. Elle était située à deux pas de l'usine de la Viège appartenant à la société. En 1879, mon père fit appel à un architecte connu de la région pour y construire une grande et luxueuse villa censée abriter notre famille et ses bureaux.

L'édifice comptait deux étages sur rez-de-chaussée, plus des combles couverts d'une toiture à deux pans. Les longues façades donnaient sur l'est et l'ouest. Contre le premier étage de la façade orientale se trouvait une terrasse à balustrade imitant la pierre, supportée par une colonnade composée de piliers carrés, chanfreinés, à chapiteaux sur lesquels reposaient des arcs surbaissés à clé centrale. La façade elle-même comptait sept travées. L'axe médian était agrémenté aux deux étages supérieurs de balcons avec piliers de soutien et garde-corps en bois finement découpés. Les fenêtres et portes-fenêtres présentaient un encadrement très décoré en pierre au premier étage et en maçonnerie imitant la pierre plus haut. Un petit garde-corps en ferronnerie très ouvragé protégeait le bas des ouvertures. Des contrevents fermaient les percements des étages. Un bandeau avec clé décorative aux extrémités délimitait le troisième étage, percé de petits jours en forme de croix de Saint-André. Au milieu, donnant sur le balcon de façade, se trouvait une porte-fenêtre double couverte par une petite toiture à deux pans.

La façade ouest reprenait le même style décoratif, mais le rez-de-chaussée était partiellement enterré du fait de la déclivité naturelle de la parcelle. À la travée médiane s'adossait un édicule en bois de plan carré, avec piliers porteurs aux angles, qui servait d'avant-toit à l'entrée et comportait des balcons aux étages. Mes parents aimaient beaucoup ce côté de la maison dans la lumière du soir. Je regarde souvent la photographie montrant ma famille avec mes parents au balcon. Que de souvenirs heureux !

L'intérieur était aussi très richement décoré, du moins pour

les pièces principales, cheminées en marbre, portes à panneaux moulurés, stucs, planchers composés de bois d'essences rares de couleurs différentes. Mon père avait son bureau dans la partie au rez-de-chaussée.

J'ai vécu dans cet endroit six années absolument merveilleuses, nous y recevions nos cousins et nos amis. Nous avions régulièrement des fêtes. Nous n'y sommes pas restés longtemps, mais nous étions si connus dans Monthey, que la maison porta le nom de « Villa Lommel » pendant plusieurs décennies, bien après le départ de ma famille.

Avant son mariage, mon père était venu s'installer à Saint-Maurice pour son travail. Devant faire de fréquents voyages à Genève, il y rencontra ma mère Eugénie Michel. Ses grands-parents étaient originaires de Belfort. Fille de Claude François Michel, elle était l'avant-dernière d'une famille de notables de six enfants. Son père s'était engagé dans les hussards du Jura en 1817. Il passa ensuite par l'armée d'Espagne et la Gendarmerie royale, avant d'entrer dans la police et d'occuper différents postes de commissaire en France. Ceci explique que ma mère soit née à Vauvert dans le Gard, et que mes oncles et tantes maternels proviennent tous de différents endroits. Mon grand-père prit sa retraite à Toulouse et finit sa vie à Carcassonne quand j'ai eu quatorze ans. Vivant loin de la Suisse, nous ne les avons pas beaucoup fréquentés dans ma jeunesse.

Du côté de mon père, mon grand-père, Aloys Lommel, était d'origine bavaroise. Il est mort juste après ma naissance. Habitant Genève, la famille le visitait de temps en temps mais je ne m'en souviens pas. Par sa forte personnalité et ses idées bien déterminées, il a marqué d'une manière ou d'une autre tous ses enfants comme j'ai pu le comprendre par la suite. Si son fils aîné Thomas était proche de lui et adhérait à sa conception de la sociale démocratie, mon père, ayant des idées opposées, se révolta supportant très mal son autorité.

Répondant à la demande de l'empereur Napoléon III qui formait un corps expéditionnaire pour une campagne militaire au Mexique, il s'était engagé pour trois ans dans la Légion étrangère.